

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 48 (1958)

Artikel: La composition d'un lit en Gruyère, il y a 70 à 80 ans

Autor: Brodard, Hélène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«A la Saint Valentin, 14 février, je lui offrirai des fleurs.»
N'est-elle pas tout plein gentille, cette coutume ?

*

Bougy-Villars, village situé au-dessus de Perroy, est le berceau d'une famille Rosset, dont les descendants sont dispersés un peu partout. En 1957, deux personnes de ce nom et de la même origine, s'étant rencontrées, eurent l'idée de réunir au Signal de Bougy – magnifique point de vue sur le Léman et les Alpes – tous ceux portant le patronyme de Rosset. Cette réunion a eu lieu le 19 mai. Quelque cent Rosset avaient fait le déplacement.

Sur 1000 bourgeois que compte le charmant village de Bougy, 700 portent le patronyme de Rosset, soit près des deux tiers. Le fait est remarquable et méritait d'être signalé.

Le 3 février est le jour de la Saint-Blaise. Auguste Bachelin a décrit de main de maître les us et coutumes de Saint-Blaise, sympathique village des rives du lac de Neuchâtel dans son roman «Jean-Louis».

Dans la campagne vaudoise on fête la Saint-Robert (29 avril). Sans distinction d'âge ou de profession, le groupe organise, une fois par année, une sortie qui réunit tous les Robert de quelques villages des environs. Une occasion de plus pour faire vivre la cordialité et la bonne humeur.

La composition d'un lit en Gruyère, il y a 70 à 80 ans

Par *Hélène Brodard*, Estavayer-le-Lac

Il y a 70 à 80 ans, les sommiers *payéché* à *rèchouâ* et matelas *matalâ* n'étaient pour ainsi dire pas connus à la campagne. À vrai dire, l'usage s'en est généralisé depuis une cinquantaine d'années seulement.

Ils ont remplacé les paillasses de feuilles *payéché de foyâ* voire même les paillasses de paille.

Les enfants furent les derniers à jouir encore de ces paillasses de feuilles. En effet, lorsqu'une maman attendait la venue d'un bébé elle avait entre autres le souci de confectionner une petite paillasse *payachon* des plus confortables. Elle se procurait de la feuille de foyard bien sèche, la triait et débarrassait de ses moindres branches, confectionnait un sac de la grandeur de la corbeille *krabiya lârdsâ* – les berceaux n'étaient pas connus – le remplissait de feuilles, en cousait l'orifice, puis le mettait «gonfler» *batâ* à *gonhyâ* au soleil en été ou, sur le fourneau en hiver.

Plus tard, on fabriqua, pour les enfants seulement, des paillasses de balle d'avoine *payachon de bôra* qui sont encore en usage de nos jours mais qui n'ont pas le bon parfum de leurs devancières.

La balle d'avoine s'achetait chez les marchands de fourrages.

On dormait très bien sur les paillasses de feuilles *payéché de foya*, on se tournait et retournait jusqu'à ce qu'on soit arrivé à y marquer l'empreinte de son petit corps *féra chon kutsqn*. On n'avait jamais froid, même si l'hiver était rigoureux.

Ces paillasses si confortables, avaient un inconvénient; à l'usage, les feuilles se cassaient et tombaient en poussière; il fallait les remplacer chaque année.

L'automne venu, dès que les foyards étaient complètement dénudés, on allait ramasser la feuille sèche, on l'étendait dans les galetas *téréché* et on avait soin de la remuer fréquemment pour qu'elle se sèche à fond (c'était le travail des enfants; ils y prenaient un grand plaisir).

Le plus beau jour cependant était celui où l'on remplissait les paillasses. Les enfants s'en donnaient à cœur joie; ils les remplissaient jusqu'à ce qu'elles soient rebondies et ventruées au point de faire perdre l'équilibre au dormeur.

Nous entrions dans la paille pour tasser la feuille bien comme il faut. Un jour même, nous y ajoutâmes – pour notre agrément et non pour celui du futur dormeur – un gros soulier. Mal nous en prit! Le lendemain, notre mère nous fit découdre la paille pour en sortir ce «corps étranger». Notre plaisir avait été – à notre gré – de trop courte durée.

Si elles manquaient de confort le premier soir – il fallait d'abord s'y créer un place stable – ces bonnes paillasses ventruées qui craquaient dès que l'on bougeait ou se retournait, avaient l'avantage de s'adapter à la forme de nos corps tandis que nous devons nous adapter à la forme de notre actuel matelas qui, lui, ne nous fait aucune concession.

La kutra

Avec l'usage des paillasses de feuilles, celui de la *kutra* a disparu.

Il était du reste assez peu répandu. Seules quelques personnes spécialement douillettes ou frileuses se payaient ce luxe ou plutôt ce qui était considéré comme un luxe.

La *kutra* était une espèce de duvet – aussi grand que la paille – confectionné avec de la plume grossière; on la mettait directement sur la paille. Elle rendait le lit très moelleux mais trop chaud et désagréable pour les rhumatisants, au dire de bon nombre d'entre eux.

Les duvets

Les duvets *levè* sont pour nous tous de vieilles connaissances. Pour autant que je m'en souviens, rien n'a varié dans leur forme et leur composition. Seul leur mode de confection a quelque peu changé.

Nos bonnes grands-mères avaient un petit «truc» bien à elles, pour empêcher leurs duvets de perdre leurs plumes.

Elles étendaient le sac en croisé *la fon dè lèvè* qui devait recevoir la plume, bien à plat sur une table, et, avec un morceau de cire d'abeilles elles frottaient et re-frottaient dans tous les sens – comme on frotte le linge avec un morceau de savon.

Ce traitement imperméabilisait l'étoffe et empêchait la plume de s'évader.

Pour conserver l'imperméabilité des duvets

Si elles mettaient un soin particulier à confectionner leurs duvets, nos grands-mères et nos mamans veillaient aussi de près à leur conservation.

Chaque année, le printemps revenu, les duvets avaient leur «jour de gloire».

Il fallait d'abord s'assurer qu'il n'y avait pas d'orage à l'horizon, veiller à ce que la chaleur ne soit pas excessive – si le soleil est trop ardent, la plume devient cassante – pour procéder à l'empesage des duvets.

De bonne heure le matin, on préparait de l'empois *impèja kouèta* avec de l'amidon de riz. On délayait l'amidon dans de l'eau froide, puis on versait dessus la quantité voulue d'eau bouillante, pour que l'empois soit assez épais, et on laissait refroidir le tout en ayant soin de remuer souvent pour qu'il ne se forme pas de peau à la surface.

L'empois refroidi et la rosée disparue, on étendait les duvets sur le gazon *chu la voujjon* et, muni d'une brosse de crin, on en enduisait toute la surface du duvet. Les traversins *gran kouchin* et les oreillers *oroyî* subissaient le même traitement. Dès qu'une surface était sèche, on recommençait le même «cérémonial» sur l'autre surface.

On continuait ainsi jusqu'au déclin du jour, et, le soir, lorsque nous nous couchions, nous étions heureux, nous les enfants, d'entendre le petit bruit de papier froissé que faisaient nos duvets fraîchement empesés.

Rondes et rimes enfantines du Jorat vaudois

Par *Oscar Pasche*, Essertes s/Oron

Dans la contrée du Jorat vaudois, dont les deux centres sont Savigny pour le Jorat de Lavaux et Mézières pour les communes élevées du district d'Oron, on a gardé mieux qu'ailleurs les jolies choses d'autrefois.

On y chantait beaucoup en famille, dans les fermes isolées où il n'y avait guère d'autres distractions, et l'on y cultivait avec fierté la vieille chanson, celle des soldats de Napoléon, ensuite celles de la révolution vaudoise de 1845 et plus tard encore, les nombreux refrains qu'inspirèrent aux chansonniers les malheurs de la France et des provinces perdues: l'Alsace et la Lorraine.